

## CEUX · CELLES QUI VIVENT DE LA MORT ET L'HABILLENT DE LEURS LANGUES.

Il me dégoûte. Son image dans l'écran, le son de sa voix quand il parle à sa cohorte d'invitée.s ; cette meute bien dressée.

Oui, le président français me dégoûte. Je m'étais promis de ne pas être trop frontal, de laisser planer un propos politique sans jamais l'asséner par un discours idéologique.

Mais regarder, de loin, sur mon petit écran, cet homme parader à Ornans dans son costume de président me donne l'envie soudaine et violente de jeter mon ordinateur contre le mur de ma chambre, de détruire son image, sa voix.

Je me retiens.

On devrait pouvoir écrire au marteau.

Je ne supporte pas de l'entendre vanter les mérites de Gustave Courbet alors que depuis 8 mois des personnes marchent dans la rue, se rejoignent sur des ronds-points pour lutter contre sa politique.

Loin de vouloir mystifier le peintre ou de me porter garant d'une « histoire vraie », je veux prendre cet événement comme un exemple du lien intrinsèque entre culture « officielle » et pouvoir en place. Les deux étant inséparables ! De la notre soupçon.

Bien sûr, il y a tant d'autres raisons de se soulever actuellement que celle-ci paraît vulgaire, dérisoire, un « hobby bourgeois » pourtant, c'est tout un monde sensible qui est attaqué de front.

Gustave Courbet était un peintre et un révolutionnaire ; il ne se cantonnait pas au rôle de « peintre-révolutionnaire » que le président lui donne aujourd'hui semblant par la sous-entendre qu'uniquement sa production artistique l'était.

Dans n'importe quel sens que cela soit il y a eu une influence entre ses deux pratiques, de sorte que sa conception de la peinture comme système de représentation dérive d'une façon de penser la politique. Sa conception du réalisme qu'il définit lui-même en 1961 par cette phrase « *le fond du réalisme, c'est la négation de l'idéal.* » fait de lui la

cible d'énormément de critiques, elles portent le plus souvent sur la vulgarité des figures et sujets représentés.

Bien sûr, cette « *négarion de l'idéal* » en forme en réalité un autre, la peinture de Courbet a pour but d'amener de force dans l'espace de représentation ceux.celles qui n'ont pas le droit d'y d'apparaître; par cela, il déplaît aux tenants de l'académisme pour qui, l'art, tant idéalisé, ne devraient pas se rabaisser à la vulgarité.

Vulgarité ce mot a une résonance particulière aujourd'hui ; alors que le président récite son texte en acclamant « *le goût pour la liberté et l'utopie* » de l'artiste, on ne peut cesser de penser au mépris assumé à l'égard de ceux.celles qui sont les vulgaires de notre temps. Une part de mon dégoût se trouve là, à l'endroit même où l'art cherchant à travailler le monde du politique y échoue, et en échouant abandonne son langage au discours institutionnel.

L'objet du soupçon, c'est une parole murmurée à notre oreille au moment de discourir en tant qu'« artiste » et qui pose cette question : quand tu peux parler, de qui es-tu le complice?

En n'évoquant pas une seule fois l'engagement militant de Gustave Courbet dans la commune de 1871 c'est tout le contexte historique qui est évacué, nous ai dépeint alors cette figure de l'artiste mille fois ressassé qui plane au-dessus de l'histoire sans jamais y plonger, dont on loue la « volonté de transgresser » sans comprendre que l'époque nécessitait la transgression. N'oublions pas que Gustave Courbet est mort en exil, ruiné d'avoir eu à rembourser la destruction de la colonne Vendôme, celle-là même qui se dresse aujourd'hui flamboyante, près de ses boutiques de luxes qui barricadent leurs vitrines de peur d'être pillés, d'être détruite par des vulgaires.

Dans L'atelier du peintre, Allégorie Réelle déterminant une phase de sept années de ma vie artistique ( et morale ) le peintre se représente avec une foule de personnages dans son atelier.

Courbet dans une lettre à Champfleury en janvier 1855 décrit son œuvre selon les termes suivants, « *c'est l'histoire morale et physique de mon atelier, première partie. Ce sont les gens qui me servent, me soutiennent dans mon idée qui participent à mon action. Ce sont les gens qui vivent de la vie, qui vivent de la mort. C'est la société dans son haut, dans son bas, dans son*

*milieu. En un mot, c'est ma manière de voir la société dans ses intérêts et ses passions. C'est le monde qui vient se faire peindre chez moi. »*

L'artiste, en se représentant au centre de la composition, en départage deux parties : celle qui circonscrit « *ceux qui vivent de la mort* » et celle qui circonscrit « *ceux qui vivent de la vie* ». Par là suggérant peut-être que celui qui a la tâche de représenter est aussi un juge dont le tribunal est l'atelier. Alors que le réalisme avait pour objectif d'évacuer tout idéalisme dans la représentation, le rôle du peintre dans la société est ici fantasmé.

C'est peut-être là que le discours de Macron rejoint la posture que Courbet a voulu se donner en se représentant de cette manière, l'artiste et l'art son idéalisé comme point névralgique de toute représentation de la société. Or, cette représentation est totalement mystifiée, ce serait admettre que la pratique artistique est en dialogue direct avec ce qu'on pourrait appeler une vérité, elle serait alors hors du monde.

L'écueil de cette vision idéalisée, c'est de laisser uniquement à ceux · celles qui ont accès à l'art de pouvoir récupérer son langage et de lui faire parler leurs langues, et Macron profite de cela pour réaliser son discours. Alors que l'artiste s'éloigne du monde pour produire, son œuvre est rendu invisible au plus grand nombre, sa voix devient inaudible, et les derniers reliquats de sa présence tombe inévitablement dans le domaine de ce qui est appelé culture ; permettant ainsi, à ceux · celles qui détiennent les langages de s'en approprier un autre, par là, de continuer l'usage d'une violence symbolique.

Dans le tableau, une muse de la vérité murmure à l'oreille de celui qui fait des images ; il devrait se méfier de son appel, peut-être que « *ceux qui vivent de la mort* » ont pris son apparence.